

défense. L'avant-garde passa la Stura, et se porta au-delà de la petite ville de Bra.

Cependant la jonction de Serrurier nous avait permis de communiquer avec Nice; par Pontedi-Nava; nous en reçûmes des renforts d'artillerie, et tout ce que l'on avait pu préparer. On avait pris, dans tous les différens combats, beaucoup d'artillerie et de chevaux; on en leva de tous côtés dans la plaine de Mondovi. Peu de jours après l'entrée à Cherasque, l'armée eut soixante bouches à feu approvisionnées; la cavalerie fit des remontes de chevaux. Les soldats, qui avaient été sans distributions durant les huit ou dix jours de cette campagne, commencèrent à en recevoir de régulières. Le pillage et le désordre, suite ordinaire de la rapidité des mouvemens, cessèrent; on rétablit la discipline, et chaque jour l'armée changea de face, au milieu de l'abondance et des ressources qu'offraient ce beau pays. Les pertes se réparèrent. La rapidité des mouvemens, l'impétuosité des troupes, et surtout l'art de les opposer toujours à l'ennemi, au moins en nombre égal, et souvent en nombre supérieur, joint aux succès constans qu'on avait obtenus, avaient

épargné bien des hommes; d'ailleurs les soldats arrivaient par tous les débouchés, de tous les dépôts, de tous les hôpitaux, au seul bruit de la victoire et de l'abondance qui régnait dans l'armée. On trouva en Piémont de tous les vins: ceux du Mont-Ferrat ressembaient aux vins de France. La misère avait été telle, jusque là, dans l'armée française, qu'on oserait à peine la décrire. Les officiers, depuis plusieurs années, ne recevaient que huit francs par mois, et l'état-major était entièrement à pied. Le maréchal Berthier a conservé dans ses papiers un ordre du jour d'Albenga, qui accordait une gratification de trois louis à chaque général.

IX. *Armistice de Cherasque, le vingt-huit avril.* — L'armée n'était plus éloignée que de dix lieues de Turin.

La Cour de Sardaigne ne savait plus à quoi se résoudre; son armée était découragée et en partie détruite. L'armée autrichienne, réduite à plus de moitié, semblait n'avoir d'autre pensée que de couvrir Milan. Les esprits étaient fort agités dans tout le Piémont, et la Cour ne jouissait nullement de la confiance publique. Elle se mit à la discrétion du

général français, et sollicita un armistice; celui-ci y accéda. Bien des personnes eussent préféré que l'armée eût marché et se fût emparée de Turin. Mais Turin est une place forte; si l'on voulait en fermer les portes, on avait besoin d'un train d'artillerie qu'on n'avait pas pour les faire ouvrir. Le Roi avait encore un grand nombre de forteresses, et, malgré les victoires qu'on venait de remporter, le moindre échec, le plus léger caprice de la fortune pouvait tout renverser. Les deux armées ennemies, malgré leurs nombreux revers, étaient encore égales à l'armée française: elles avaient une artillerie considérable, et surtout une cavalerie qui n'avait pas souffert. Dans l'armée française, malgré ses victoires, il y avait de l'étonnement: on demeurait frappé de la grandeur de l'entreprise; l'on doutait de la possibilité du succès, quand on considérait la faiblesse des moyens. Le moindre événement douteux eût donc rencontré beaucoup d'esprits disposés à l'exagération. Des officiers, même des généraux, ne concevaient pas qu'on osât songer à la conquête de l'Italie avec aussi peu d'artillerie, sans presque de

cavalerie et avec une armée aussi faible, que les maladies et l'éloignement de la patrie, allaient affaiblir chaque jour. On trouve des traces de ces sentimens de l'armée, dans la proclamation suivante du général en chef, qu'il adressa à ses soldats à Cherasque.

« Soldats! vous avez, en quinze jours, remporté six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canons, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Piémont. Vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes. »

« Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie. Vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée conquérante de la Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canon, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert! Grâce vous

» en soient rendues, soldats! la Patrie
 » reconnaissante vous devra en partie sa
 » prospérité; et si, vainqueurs de Tou-
 » lon, vous présageâtes l'immortelle cam-
 » pagne de 1793, vos victoires actuelles
 » en présagent une plus belle encore.

» Les deux armées, qui naguères vous
 » attaquaient avec audace, furent épou-
 » vantées devant vous. Les hommes
 » pervers qui riaient de votre misère,
 » se réjouissaient, dans leurs pensées,
 » des triomphes de nos ennemis, sont
 » confondus et tremblans. Mais, soldats!
 » il ne faut pas vous le dissimuler, vous
 » n'avez rien fait, puisqu'il vous reste
 » encore à faire. Ni Turin, ni Milan ne
 » sont à vous! Les cendres des vain-
 » queurs de Tarquin, sont encore fou-
 » lées par les assassins de Basseville.
 » Vous étiez dénués de tout au commen-
 » cement de la campagne; vous êtes
 » aujourd'hui abondamment pourvus.
 » Les magasins pris à vos ennemis sont
 » nombreux, l'artillerie de siège et de
 » campagne est arrivée. Soldats! La
 » patrie a droit d'attendre de vous de
 » grandes choses! Justifierez-vous son
 » attente? Les plus grands obstacles sont
 » franchis sans doute; mais vous avez

» encore des combats à livrer, des villes
 » à prendre, des rivières à passer. *En*
 » *est-il entre nous dont le courage s'amol-*
 » *lisse? En est-il qui préféreraient retour-*
 » *ner sur les sommets de l'Apennin et des*
 » *Alpes, essayer patiemment les injures*
 » *de cette soldatesque esclave?* Non, il
 » n'en est pas parmi les vainqueurs de
 » Montenotte, de Millésimo, de Dégo,
 » de Mondovi. Tous brûlent de porter
 » au loin la gloire du peuple Français.
 » Tous veulent humilier ces Rois orgueil-
 » leux, qui osaient méditer de nous don-
 » ner des fers. Tous veulent dicter une
 » paix glorieuse, et qui indemnise la
 » patrie des sacrifices immenses qu'elle
 » a faits. Amis, je vous la promets cette
 » conquête; mais il est une condition
 » qu'il faut que vous juriez de remplir,
 » c'est de respecter les peuples que vous
 » délivrez. C'est de réprimer les pillages
 » horribles auxquels se portent des scélé-
 » rats suscités par vos ennemis. Sans
 » cela vous ne seriez point les libérateurs
 » des peuples, vous en seriez les fléaux.
 » Vous ne seriez pas l'honneur du peuple
 » français, il vous désavouerait. Vos vic-
 » toires, votre courage, vos succès, le
 » sang de nos frères morts aux combats,

» tout serait perdu , même l'honneur et
 » la gloire. Quant à moi et aux généraux
 » qui ont votre confiance , nous rougi-
 » rions de commander à une armée sans
 » discipline , sans freint ; qui ne connaî-
 » trait de loi que la force. Mais investi
 » de l'autorité nationale ; fort de la jus-
 » tice et par la loi , je saurai faire respec-
 » ter à ce petit nombre d'hommes sans
 » courage , sans cœur , les lois de l'hu-
 » manité et de l'honneur , qu'ils foulent
 » aux pieds. Je ne souffrirai pas que des
 » brigans souillent vos lauriers , je ferai
 » exécuter à la rigueur le réglemeut que
 » j'ai fait mettre à l'ordre. Les pillards
 » seront impitoyablement fusillés ; déjà
 » plusieurs l'ont été. J'ai eu lieu de remar-
 » quer avec plaisir l'empressement avec
 » lequel les bons soldats de l'armée se
 » sont portés à faire exécuter les ordres.

» Peuples d'Italie ! l'armée française
 » vient pour rompre vos chaînes : le
 » peuple français est l'ami de tous les
 » peuples ; venez avec confiance au-de-
 » vant d'elle. Vos propriétés , votre reli-
 » gion et vos usages seront respectés.
 » Nous ferons la guerre en ennemis gé-
 » néreux , et nous n'en voulons qu'aux
 » tyrans qui vous asservissent. »

Les conférences pour la suspension
 d'armes , eurent lieu au quartier-géné-
 ral , chez Salmatoris , alors maître-d'hô-
 tel du Roi , et qui depuis a été préfet
 du palais de l'Empereur. Le général pié-
 montais Latour , et le colonel Lacoste ,
 chargés des pouvoirs du Roi , se rendi-
 rent à Cherasque. Le comte de Latour ,
 était un vieux soldat , lieutenant-général
 au service de Sardaigne , très-opposé à
 toutes les nouvelles idées , de peu d'in-
 struction et d'une capacité médiocre. Le
 colonel Lacoste , natif de Savoie , était
 dans la force de l'âge ; il s'exprimait avec
 facilité , avait beaucoup d'esprit , et se
 montrait sous des rapports avantageux.
 Les conditions furent : que le Roi quit-
 terait la coalition et enverrait un pléni-
 potentiaire à Paris , pour y traiter de la
 paix définitive ; que jusque-là il y aurait
 armistice ; que jusqu'à la paix ou à la
 rupture des négociations , Ceva , Coni ,
 Tortone , ou à son défaut Alexandrie ,
 seraient remises sur-le-champ à l'armée
 française , avec toute l'artillerie et les
 magasins ; qu'elle continuerait d'occuper
 tout le terrain qui se trouvait en ce mo-
 ment dans sa possession ; que les routes
 militaires , dans toutes les directions ,

permettraient la libre communication de l'armée avec la France, et de la France avec l'armée; que Valence serait immédiatement évacuée par les Napolitains, et remise au général français, jusqu'à ce qu'il eût effectué le passage du Pô. Enfin, que les milices du pays seraient licenciées, et que les troupes régulières seraient disséminées dans les garnisons, de manière à ne pouvoir donner aucun ombrage à l'armée française. Désormais, les Autrichiens, isolés, pouvaient être poursuivis jusque dans l'intérieur de la Lombardie. Toutes les troupes de l'armée des Alpes et du voisinage de Lyon, devenues disponibles, allaient rejoindre. Notre ligne de communication avec Paris serait raccourcie de moitié; enfin, on avait des points d'appui et de grands dépôts d'artillerie pour former des équipages de siège, et pour assiéger Turin même, si le Directoire ne concluait pas la paix.

X. *Le colonel-aide-de-camp Murat traverse le Piémont, et porte à Paris la nouvelle des victoires de l'armée.* — Le général Murat, premier aide-de-camp du général en chef, fut expédié pour Paris avec vingt et un drapeaux et la copie

de l'armistice. Napoléon avait pris cet officier au treize vendémiaire; il était alors chef d'escadron du 21^e de chasseurs. Il a été marié depuis à la sœur de l'Empereur, est devenu Maréchal d'Empire, Grand-Amiral, Grand-Duc de Berg et Roi de Naples. Il a eu une grande part dans toutes les opérations militaires du temps; il a toujours déployé un grand courage, et surtout une singulière hardiesse dans les mouvemens de la cavalerie.

La province d'Alba, que les Français traversèrent, était de tout le Piémont le pays le plus opposé à l'autorité royale, celui qui contenait le plus de germes révolutionnaires: il y avait déjà éclaté des troubles; plus tard encore il en éclata de nouveaux. Si, au lieu de négocier, Napoléon eût voulu continuer la guerre avec le Roi de Sardaigne, c'est là qu'il eût trouvé le plus de secours et le plus de disposition à l'insurrection. Ainsi au bout de quinze jours, le premier point du plan de campagne était atteint, les plus grands résultats obtenus; les forteresses piémontaises des Alpes étaient en notre pouvoir; la coalition se trouvait affaiblie d'une puissance

qui avait cinquante mille hommes sur pied, et qui était plus imposante encore par sa position. La législature nationale avait décrété cinq fois que l'armée d'Italie avait bien mérité de la patrie, dans les séances des vingt et un, vingt-deux, vingt-quatre, vingt-cinq et vingt-six avril.

En conformité aux conditions de l'armistice de Cherasque, le Roi de Sardaigne envoya à Paris le comte de Revel, pour traiter de la paix définitive. Elle y fut conclue et signée le quinze mai. Par ce traité la place d'Alexandrie resta à demeure aux armées françaises. Suze, Labrunette, Exil furent démolies. Les Alpes se trouvèrent ouvertes, et le Roi demeura à la disposition de la République, n'ayant plus d'autre point fortifié que Turin et le fort de Bard.

N. B. de l'Editeur. Nous avertissons ici, une fois pour toutes, qu'il se trouvera des différences inévitables entre les rapports officiels et les chapitres. Elles sont fondées sur la précipitation des rapports, le désir du général en chef de déguiser alors ses plans, le besoin de tromper l'ennemi sur ses véritables forces, etc., etc. Par exemple, il est

dit, au rapport, que Beaulieu attaqua en personne Montenotte. On le crut alors ainsi. Plus loin il est dit que l'attaque sur Voltri ne fut faite que par dix mille Autrichiens; mais ils avaient en arrière deux colonnes de même force, qui devaient donner le lendemain, Beaulieu ayant jugé qu'il aurait à faire sur ce point à toute l'armée française. L'on dit aussi que Montenotte ne fut attaquée que par quinze mille hommes, parce que dix mille hommes de ce corps étaient demeurés en arrière, et formaient les communications avec la droite à Ceva. Ce fut sur ces troupes que Masséna, débouchant au point du jour par Cadibonne, tira le premier coup de canon.

S'il n'y est point question des projets du général en chef, ni de ses négociations avec Gènes, c'est que le rapport publié n'est qu'un extrait de la correspondance officielle; et que d'ailleurs, comme nous l'avons déjà observé, il entrerait dans les vues du général en chef de dérober à l'ennemi la connaissance de ses plans et de sa manière de faire.

En voilà assez pour expliquer désormais les différences qu'on pourra remar-

quer. Nous répétons que notre observation actuelle doit être entendue une fois pour toutes.

FRAGMENS DU CHAPITRE III.

I. *Raisons pour rester sur la ligne du Tésin.* — L'armistice conclu, et les places de Coni, Tortone et Ceva en notre pouvoir, on se demanda s'il était convenable de passer le Tésin. On concevait que l'armistice, qui avait mis des places fortes en notre pouvoir, et séparé l'armée piémontaise de l'armée autrichienne, était utile; mais on se demandait s'il ne serait pas désormais plus avantageux de profiter des moyens acquis, pour révolutionner entièrement le Piémont et Gênes, avant d'aller plus loin. Le Directoire avait le droit de refuser les négociations proposées, et de déclarer sa volonté par un ultimatum. Ne serait-il pas impolitique, disait-on, de s'éloigner de France, de passer le Tésin sans être certain de ses derrières? Les rois de Sardaigne, qui nous ont été si utiles tant qu'ils ont combattu pour nous, ont le plus contribué à nos revers

dès qu'ils ont changé de politique. Aujourd'hui la disposition des esprits ne saurait nous permettre la moindre illusion : les nobles et les prêtres dominent cette Cour, et se trouvent les ennemis irréconciliables de la République. Si l'on éprouvait une défaite en avançant, que n'aurait-on pas à redouter de leur haine et de leur vengeance! Gênes même nous doit donner de grandes inquiétudes. Le système de l'oligarchie y domine toujours, et quelque nombreux que puissent s'y trouver nos partisans, ils demeurent sans influence dans les décisions politiques. Les bourgeois de Gênes peuvent bien déclamer; mais là se borne tout leur pouvoir. Les oligarques gouvernent, ils commandent aux troupes, et disposent de huit à dix mille paysans des vallées de Fontana-Bona et autres, qu'ils appellent à leur défense dans les momens de crise. Enfin, demandait-on, où doit-on s'arrêter? Doit-on passer le Tésin, l'Adda, l'Oglio, le Mincio, l'Adige, la Brenta, la Piave, le Tagliamento, pour se porter sur le Lisonzo? Est-il sage de laisser derrière soi de si nombreuses populations si mal disposées? Le moyen